

L'IMPERIAL

JOURNAL POLITIQUE PARAISSANT LE DIMANCHE

Les lettres non affranchies sont refusées

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

ANNONCES ET RÉCLAMES

LYON : Agence de publicité V. Fournier
Rue Confort, 14

RÉDACTION, ADMINISTRATION & ABONNEMENTS

Rue Sala, 42, à Lyon

ANNONCES ET RÉCLAMES

PARIS : Agence de publicité Havas
Place de la Bourse, 8
Lyon. — Im. Jevita, rue Sala, 42

A NOS AMIS

Nous allons cesser la publication de « L'Impérial » en tant que journal hebdomadaire.

Fondé il y a huit mois, ce journal était destiné, dans notre pensée et dans nos espérances, à préparer les voies et moyens, pour la création d'un organe impérialiste quotidien.

Nous comptions qu'il nous serait possible de faire coïncider l'apparition du nouveau journal, avec la disparition volontaire de l'ancien.

Une foule de circonstances ne nous l'ont pas permis. La constitution toujours laborieuse d'une société en commandite; les négociations à entamer pour procurer à un journal quotidien toutes les garanties de succès, de propagande, d'avenir et d'influence qui lui sont indispensables; certaines indifférences qu'il a fallu combattre, et par dessus tout cela les légitimes et pressantes préoccupations qu'impose à tous la crise politique et sociale qui frappe le pays, ont été autant de causes de retards, de lenteurs involontaires dans notre organisation.

Nous avons le ferme espoir qu'avant peu, sous le nom qu'il a déjà vaillamment porté, soit sous un autre titre, mais sans rien changer à ses doctrines, notre journal reparaitra, et prendra sa part aussi large et aussi complète que possible, dans la bataille électorale qui va s'engager et qui amènera, il faut l'espérer, la fin politique des personnalités qui souillent la France de leurs coquineries et de leurs crimes.

Nous faisons dès à présent appel à la sympathie de nos amis, et nous comptons sur l'horreur qu'inspire à tous les honnêtes gens un régime honteux et abominable, autant que sur l'efficacité tutélaire de ce principe sauveur de l'appel au peuple, qui est le nôtre, pour que notre propagande par la plume, et au besoin par la parole, produise tous ses fruits et toutes ses conséquences.

Donc au revoir, et à bientôt.
LA RÉDACTION.

LE SOUVERAIN

Ceux de nos amis qui vont demander, dimanche prochain, le renouvellement de leur mandat sénatorial au suffrage restreint, ont voté, pendant la session parlementaire, pour l'élection du Sénat par le suffrage universel. C'est là un fait de doctrine que nous tenons à rappeler dans les circonstances actuelles; car, plus que jamais il est juste que les partisans de l'Appel au peuple gardent, au su de tous, les positions qu'ils ont de tout temps occupées.

Nous venons donc affirmer une fidélité qui est la base du parti de la souveraineté nationale, au Sénat comme à la Chambre des députés et comme partout; et si nous croyons utile de confesser ainsi de nouveau la foi de nos amis et la nôtre, c'est parce que nous voyons que, de divers côtés, et pour des motifs différents, nos adversaires politiques cherchent à établir dans les esprits et dans les actes une étrange confusion électorale.

Méconnu par les uns, et berné par les autres, le suffrage universel est sans doute, aujourd'hui, courtoisé par tous; mais regardez, tandis que ceux qui sont venus tardivement à lui l'acceptent comme une nécessité des temps nouveaux, combien les républicains le trompent et l'exploitent!

Hier même, nous signalions dans un discours du ministre de l'intérieur, une assimilation habilement malveillante entre les résultats du suffrage restreint et ceux du vote populaire. Il est, du reste, dans la tradition de toutes les sectes républicaines de mépriser la libre expres-

sion de la volonté nationale, tout en se réclamant d'elle; dissoudre brutalement les assemblées élues n'est-il pas dans les habitudes des opportunistes, et, pour les radicaux, le fond de leur doctrine ne consiste-t-il pas à placer la république au-dessus des décisions du peuple français?

D'un autre côté, et c'est un fait que nous croyons utile de signaler également, nous lisons ce matin, dans une lettre de M. le comte Maurice d'Andigné, que « les républicains ne sauraient trop se défier de l'étrange évolution que les anciens admirateurs du cens électoral et du système des capacités exécutent vers la démocratie », mais nous ne saurions, pour notre part, suspecter la bonne foi des partisans nouveaux du suffrage universel, et nous sommes loin, pour employer une formule consacrée, de les soupçonner de ne le vouloir embrasser que pour l'étouffer.

C'est là plutôt, il faut le dire, la tactique même des républicains, puisque ces derniers se sont fait une spécialité de torturer la volonté des électeurs, et que toute leur politique consiste à détourner la signification des scrutins, pour attribuer à des élections individuelles la portée de manifestations plébiscitaires.

Si le peuple français, loyalement consulté, avait consacré la république, s'il avait légitimé son existence et ses lois constitutionnelles, s'il avait approuvé son programme politique, nous n'aurions qu'à nous incliner.

Mais la République n'a pas reçu du peuple son autorisation de vivre; encore moins a-t-elle été chargée par lui de ruiner le pays, de l'écraser d'impôts et de vexations, de l'accabler sous le poids d'une tyrannie hargneuse, de lui imposer la misère et la honte.

Elle exerce un pouvoir usurpé, et c'est pour le malheur public qu'elle l'exerce.

Voilà pourquoi nous avons fait appel à tous pour former contre la République la Ligue des honnêtes gens.

C'est une ligue de défense, elle peut et doit comprendre tous ceux qui souffrent, soit dans leurs propriétés, soit dans leurs convictions, de la tyrannie d'un régime, sans autorité véritable.

C'est une ligue électorale; elle a pour base le suffrage universel, et par conséquent quiconque la renierait serait un ennemi du suffrage universel et un complice de la République.

Quant à savoir si, dans le nombre des honnêtes gens ligüés avec nous pour essayer d'arracher la patrie aux griffes républicaines, il ne s'en trouve pas qui préféreraient, comme source du pouvoir,

le droit divin au droit populaire, nous n'avons pas, pour la campagne entreprise, à nous en occuper. Le parti national de l'Empire n'a jamais été un parti fermé, et toujours il a pensé que tous les hommes de bonne volonté avaient le droit de collaborer au salut et au relèvement de la France.

Une chose suffit pour le moment présent; c'est que chacun rende hommage au suffrage universel, et, déposant ses regrets ou journalant ses espérances, s'en remette à lui et à lui seul du soin de décider plus tard du sort de tous.

Car le suffrage universel est le souverain.

L'heure venue, il dira à qui lui convient de déléguer sa souveraineté.

Et c'est alors, la France étant sauvée des maux républicains, que les divers partis pourront faire valoir leurs titres.

Nous aurons, pour nous, qu'à reprendre notre programme, tel que nous le formulions le 26 avril 1884, programme qui n'a jamais changé et qui ne changera pas :

L'Appel au peuple comme principe; La tradition impériale comme souvenir et comme guide; L'idée napoléonienne comme inspiration;

Comme but : l'Empire.

ÉLECTIONS SÉNATORIALES

Les utopistes qui ont prétendu et prétendent encore que le régime républicain est celui qui divise le moins ont pu se convaincre, d'après les réunions des délégués sénatoriaux républicains que leur axiome est faux, que la division dans le parti est arrivée à l'état aigu.

Une séance des plus orageuses, le candidat qui a réuni le plus de voix, est le citoyen Fouilloux qui est partisan de la suppression du Sénat.

Il en accepte le mandat le plus impératif à ce sujet, et les pauvres badauds électoraux qui lui ont donné leurs voix, croient à sa docilité et à l'accomplissement de leurs volontés.

Pauvres niais ! Le citoyen Fouilloux qui n'a ni sou ni maille pour le moment et qui n'a en perspective

que le petit héritage d'un oncle de Sa nt-Cyr-au-Mont-d'Or, et non en Amérique, n'aspire qu'à une seule chose, à palper les neuf mille francs d'indemnité qui sont l'apanage d'un siège sénatorial.

Il vous promettra tout ce que vous voudrez, prendre la lune avec les dents, au besoin, quant à tenir, c'est autre chose.

Il serait bien naïf, si, parvenu à l'apogée de ses desirs, à moins qu'il convoite, en qualité d'ancien tailleur de pierre, le poste de ministre des travaux publics, il allait demander la suppression du Sénat.

Les électeurs ne sont donc pas encore assez instruits par tous les passés républicains pour comprendre que tous ces ambitieux, aux ventres creux et aux goussets vides, qui briguent leurs suffrages, n'ont en vue que de faire leurs petites affaires, et se procurer des rentes aux dépens des contribuables.

Quant au programme qu'on leur impose, ils en ont bientôt fait fi, au profit du leur, qui se résume en quelques mots : ôtez-vous de là que je m'y mette.

Sans doute, quelques électeurs plus avisés, se sont aperçus que le maire de Saint-Cyr n'était qu'un deus ex-machina et qu'on voulait tâter le terrain électoral avant de poser carrément la candidature de M. Gaillon, tenue fort discrètement en réserve.

Nous nous tromperions fort, si samedi elle n'éclate comme une bombe opportuniste en tête de tous les journaux républicains.

Pour combattre la candidature grotesque du citoyen Fouilloux et parer à la candidature secrète de M. Gaillon, des délégués ont mis en avant celle de M. Perras, député du Rhône, et ont adressé à leurs collègues la lettre suivante :

Monsieur et cher Collègue, La question maitresse soulevée et discutée aux deux réunions des 11 et 18 courant, la question capitale que les délégués républicains devront trancher dimanche prochain par leur vote est le maintien ou la suppression du Sénat. Les partisans de la suppression ont choisi pour leur candidat M. Fouilloux.

Parmi les candidats partisans des deux Chambres, M. Perras, député, a obtenu le plus de voix; il est donc le candidat tout indiqué des délégués républicains qui ne veulent pas supprimer le Sénat.

Promoteurs de la candidature de M. Perras, nous sommes autorisés à la maintenir et si, comme nous, vous croyez à la nécessité de deux Chambres, nous vous engageons à vous joindre à nous, en votant dimanche prochain pour M. Edmond PERRAS, député du Rhône.

Ces messieurs, sans doute n'ont pas mis en avant le nom de l'honorable député sur leur simple initiative.

M. Perras qui a une peur bleue que le scrutin de liste ne le laisse sur le carreau électoral, s'est retiré d'autant plus volontiers à cette dernière manœuvre qu'un siège sénatorial ferait bien son affaire et lui amènerait la continuation d'émoluments qui profitent, dit-on, à sa commune, façon fort galante de prendre d'une main et de rendre de l'autre.

Ainsi les candidats républicains sont au nombre de trois et l'on prétend que le nombre sera dépassé.

Quant aux délégués conservateurs, ils maintiennent haut et ferme, le choix qu'ils ont fait spontanément de M. Terme, qui rallie autour de lui, tous les hommes soucieux des intérêts de leur pays et du relèvement de la France, sans distinction d'opinions politiques.

Si depuis huit jours, ils sont à la peine, pour réunir sur le nom de leur candidat, la voix des délégués incertains ou indifférents, nous espérons que dimanche, ils seront à l'honneur.

X. B.

L'ÉLECTION DE SENS

Si la République l'a emporté dimanche, son succès est médiocre et n'a fait qu'accuser sensiblement la diminution du nombre de ses partisans. Voici les chiffres :

M. Javal n'est élu que par 8.780 voix, et M. de Fontaine a réuni 6.715 suffrages.

GRENADINE

SOUVENIR DES GUERRES DE L'EMPIRE

Figurez-vous, lecteurs, — sur un tapis de neige durci par un froid dévorant, en plein air, autour d'un feu fumant qu'alimente à grand peine des bruyères humides et des branches pourries, — deux ou trois cents hommes déguenillés, livides et grelottants, qui se pressent, se poussent, s'écrasent en s'efforçant de saisir au passage le moindre des rayons de cette précieuse chaleur. Malheur à celui qui chancelle ! une fois à terre, il ne se relèvera plus. Cris, efforts, tout est inutile : vingt pieds qui trépigrent sur son corps ont bientôt étouffé ses plaintes, et sa place est à peine vide qu'on se la dispute déjà.

Quant aux derniers venus trop faibles pour songer à percer cette cohue compacte, on les voit, comme les âmes de Styx, errer, la voix plaintive, de bivouac en bivouac.

Vainement ils supplient, ils conjurent, ils implorant à mains jointes l'aumône d'un peu de feu.

Ce fut donc pour notre héros un rare bonheur que de tomber auprès de quelques braves gens, soldats du même corps et ses amis quand même, qui leur ouvrirent, à lui et à sa protégée, une place à côté du feu.

Les derniers tisons du brasier, tout prêts à s'éteindre, se noyaient, en fumant, dans la boue du foyer; la bise redoublait de rage, la neige redoublait d'épaisseur, et livrés endormis, sans défense, à cette température glaciale, nos deux pauvres amis cédaient sans le savoir à la torpeur mortelle qui s'emparait peu à peu de leurs sens. Comme dans l'asphyxie causée par le charbon, ils essayaient indistinctement de lutter contre un assoupissement léthargique. Leur volonté est nulle; leurs membres engourdis refusent d'obéir. Une violente secousse pourrait seule

briser les liens qui les enchaînent et les arracher au trépas. Mais d'où viendrait-elle ? Attendez !

Tout à coup la terre et le ciel s'illuminaient d'un immense éclair, le sol trembla à l'éclat d'une explosion terrible, et, du nuage noir qui jaillit du sein de la Bérésina, s'élançait mille brandons épars. C'est le pont que l'artillerie vient de faire sauter à l'approche de l'ennemi, afin de protéger la retraite et de dérober aux Russes les derniers débris de la grande armée.

A cette épouvantable commotion, Pierre Charvin entr'ouvrit les yeux, et le premier objet qui le frappa fut sa petite protégée promenant autour d'elle un regard profondément étonné. C'était la première fois qu'il la voyait, ou du moins qu'il se rendait compte de son air et de son visage, car l'obscurité de la veille, jointe à l'émotion du danger, ne lui avait guère permis de songer à distinguer ses traits.

Ce ne fut donc pas sans plaisir qu'il trouva dans l'enfant sauvé par son courage et son intelligente charité, une jolie petite fille toute blonde et toute rose, de neuf à dix ans.

Elle portait, comme nous l'avons dit, l'uniforme des jeunes cantinières de la garde impériale. Une veste à la hussarde avec un jupon court faisait valoir sa taille gracieuse et dégragée, et le petit shako dont elle était coiffée donnait à sa figure spirituelle et mutine une allure militaire tout à fait séduisante, surtout aux yeux d'un vieux soldat. Du reste, la fraîcheur de son gentil costume, l'ordre de ses cheveux encore à demi bouclés, et, plus que tout cela, l'air de santé répandu sur sa physiognomie révélaient, à ne point s'y méprendre, les soins et le dévouement d'une femme, et Charvin devina sans peine qu'une main et un cœur maternels avaient pu seuls préserver ainsi la pauvre petite des ravages de la misère et des rigueurs de la saison.

Aussi notre soldat ne fut-il point surpris de l'entendre, à peine revenue à elle, commencer par demander sa mère :

— « Maman ! maman ! s'écria-t-elle, — dites-moi où est maman ! »

Et puis, comme frappée d'un souvenir subit, elle se leva, saisit Pierre Charvin par la main, et l'entraînant rapidement :

— « Là ! là ! tenez, — dit-elle, en lui montrant le fleuve, — c'est là qu'elle est tombée hier, c'est là que des méchants l'ont jetée quand elle leur demandait grâces de nous laisser passer. J'ai eu beau les prier, me mettre à leurs genoux, pas un d'eux n'a voulu m'aider à la retirer. Moi, je n'étais pas assez forte. Mais vous, — monsieur, vous qui avez l'air bon et que j'aime déjà, vous m'aidez, — n'est-ce pas, — vous m'aidez, au nom du bon Dieu, à retrouver ma pauvre maman ! »

A cette naïve prière, Pierre Charvin eut peine à retenir ses larmes. Il n'était que trop clair que la malheureuse mère était morte noyée en tâchant, au péril de ses jours, de se frayer pour elle et son enfant, un passage sur le pont encombré.

« Pauvre enfant ! pensa le brave homme, au moins qu'elle ne sache pas encore que le ciel l'a faite orpheline ! »

Et s'efforçant de la calmer par un pieux mensonge :

— « Ta mère, ma petite, — lui dit-il, — n'est plus là, sous ces grands glaçons, elle en est sortie, mais malade, et, comme les médecins veulent qu'elle reste seule, c'est à moi qu'elle t'a confiée jusqu'au moment de sa guérison. — Ah ! comme cela, c'est vous qui remplacez papa ? »

— « Oui... en attendant que tu le revoies. — Oh ! non, maman m'a dit que je ne le reverrais jamais... que dans le ciel. — Il est mort ? »

— Je ne sais pas... mais il y a bien trois jours, de vilains hommes à cheval, avec de grandes lances et de grosses barbes rouges ont couru après notre charrette. Maman criait bien fort : « Sauvons-nous ! sauvons-nous ! » voilà les cosaques ! Mais les cosaques allaient si vite, et Coco, notre pauvre bête, était devenu si maigre et si chétif qu'il est tombé dès les premiers coups de fouet. Alors nous avons tous versé, et, quoique

papa ait pris son sabre, les cosaques l'ont jeté par terre et l'ont tant battu, tant battu, qu'il est resté couché sur la neige sans plus pouvoir se relever. Après cela, une fois les cosaques repartis, maman, tout en pleurant, a redressé la charrette, a dételé Coco qui ne bougeait plus, m'a replacée dans la voiture où ces méchants avaient tout pris, notre pain, notre eau-de-vie et toutes nos provisions, et elle s'est mise à la traîner elle-même, ce qui me faisait bien de la peine, car je voyais qu'elle se fatiguait et qu'il fallait s'arrêter souvent. Mais quand je voulais marcher à côté d'elle, elle me le défendait en me disant qu'à mon âge, je n'y pourrais jamais résister. Je suis sûre pourtant qu'elle avait tort; et maintenant que me voilà certaine de la retrouver plus tard, emmenez-moi, monsieur, emmenez-moi, vous verrez si j'ai du cœur et si je sais marcher ! »

— « Parcons donc, — dit Charvin, déplorant en silence le sort de cette innocente créature, désormais sans amis, sans famille, sans autre appui que le ciel et lui ! »

— Marchons, répétait-il tout haut, marchons, enfant; confiance et courage : aidons-nous, le ciel nous aidera ! Le ciel les aida en effet. A travers mille morts, mille dangers, mille obstacles, se prêtant l'un à l'autre, un mutuel appui; celui-ci, grâce à sa force physique, celle-là, grâce à son babil, à son insouciance et à sa gâté, ils achevèrent tous deux cette terrible route hérissée des débris de notre armée vaincue et des os de trois cent mille français; ils posèrent le pied sur une terre amie.

LA FILLE ADOPTIVE.

Je n'ai pas voulu, chers lecteurs, interrompre ce récit pour vous apprendre ce que, sans doute, vous avez deviné déjà, c'est-à-dire que, notre petite héroïne n'est autre que cette Grenadine, dont le nom figure en tête de l'histoire que vous lisez.

Fille d'un soldat et d'une vivandière de la jeune garde impériale, Grenadine a perdu son père assassiné par les cosaques et sa mère, noyée au passage de la Bérésina.

Heureusement, ce double et irréparable malheur, que d'abord sa jeune intelligence avait compris seulement à demi, ne lui apparut tout entier qu'au moment où son affection naissante pour Pierre Charvin pouvait en adoucir l'amertume; et quand, une fois hors des atteintes de l'hiver et des Russes, son bienfaiteur, les larmes aux yeux, lui expliqua enfin la triste vérité :

— Dieu ne m'abandonne pas, — lui dit-elle en se jetant dans ses bras, — car il vous m'a mis près de moi pour les remplacer tous les deux !

Je ne suivrai pas nos deux amis dans tous les détails de leur histoire; car j'ai hâte d'arriver au trait qui fut le dénouement et le principal épisode de ce récit. Je ne vous peindrai pas Grenadine, désormais la fille adoptive, la compagne fidèle de Pierre Charvin, devenue, pour ne pas le quitter, vivandière du bataillon, et versant bravement, jusque sous le feu de l'ennemi, la goutte aux grenadiers de la garde.

Intrépide, vive, rieuse, infatigable, aussi férée sur l'exercice que le plus vieux grognard de l'armée, battant le roulement, la diane, la charge, la générale, comme le premier tambour venu, elle était à la fois l'orgueil, l'amour et la joie du régiment.

Elle fit avec lui nos dernières campagnes. C'est ainsi qu'elle était à Dresde, à Leipsick, à Lutten et Bautzen, à Montmirail, à Montereau; elle assista même dans la cour du château de Fontainebleau, à ces tristes et célèbres adieux qui arrachèrent des larmes à plus d'un brave sans en excepter l'empereur ! C'était surtout, hélas ! à Grenadine, qu'ils devaient coûter bien des pleurs ! Désigné par Napoléon lui-même pour l'accompagner à l'île d'Elbe, dont les rois alliés lui faisaient un royaume, Pierre Charvin n'emmenait pas sa fille.

Sa tendresse paternelle s'effrayait des dangers qu'elle pourrait courir auprès de lui. Car le vieux soldat, comme bien d'autres, prévoyait que tout ce drame d'abdication et d'exil se terminerait par un éclatant et terrible coup de théâtre. Il connaissait trop bien son maître pour

croire qu'il acceptât longtemps la honte de sa chute et l'humiliation de sa royauté dérisoire. Aussi s'occupait-il promptement de chercher à sa chère Grenadine une retraite sûre et commode.

Grenadine avait pour cousin un certain maître Eberhard-Schonck qu'elle avait vu une fois tout enfant, et qui ne manquait guère, depuis lors, de s'informer chaque mois de sa santé et de lui envoyer quelques petits cadeaux.

Doux, honnête, pourvu de toutes les qualités possibles, sauf celle du courage, Eberhard-Schonck habitait, entre Ligny et Mont-Saint-Jean, dans la Belgique, alors française, une ferme riche et productive dont il était le propriétaire.

Un bon parent, il accueillit avec joie l'offre de prendre chez lui sa gentille cousine, et vint même en personne la chercher à Paris.

Pierre Charvin fit, le cœur gros, ses adieux à sa fille adoptive, qui pleurait à chaudes larmes; mais tout en l'embrassant, il lui dit à l'oreille :

— Du courage, ma Grenadine ! du courage ! nous ne partons peut-être pas pour longtemps. Il ne se trompait pas. Moins d'une année après, le 20 mars 1815, Napoléon, suivi du bataillon de l'île d'Elbe, rentrait en triomphe aux Tuileries, et le 16 juin suivant, à Ligny, non loin de la ferme de maître Eberhard, les Prussiens, vaincus dans une sanglante bataille, fuyaient devant l'armée française. On pense bien que Pierre Charvin était de la partie.

Notre brave grognard, alors devenu sergent, fit des prodiges de valeur. Le premier à l'attaque, il était le dernier à la poursuite de l'ennemi. Mais une fois le combat fini, une fois la gloire satisfaite, Charvin laissa parler son cœur, et vous devinez tout le nom que son cœur prononça. Le lendemain, dès le point du jour, Pierre était près de l'officier qui commandait sa compagnie :

— Capitaine, — lui dit-il, — je sais qu'on va se battre encore demain : hier c'était le tour des Prussiens, demain, c'est celui des Anglais. Je sais aussi que, la veille d'une bataille, on n'accorde ja-

M. Javal, qui était resté le seul candidat républicain, ne distance donc que de 2.065 voix son concurrent conservateur.

Or, il est juste de rappeler que, le 21 août 1881, M. Guichard avait obtenu 12.579 voix : c'est donc 3.799 voix que le parti républicain perd, en moins de quatre ans, dans l'arrondissement de Sens.

Cet amoindrissement du nombre des suffrages républicains est d'autant plus significatif, qu'un énorme effort a été fait en faveur de M. Javal, d'abord par l'administration, ensuite par tous les républicains sans distinction de nuance : en effet, devant le péril commun, les radicaux après un moment d'hésitation, ont fini par s'unir aux opportunistes, de sorte que les républicains ont voté tous ensemble pour assurer la défaite du candidat conservateur, M. de Fontaine.

Celui-ci, comme nos lecteurs le savent, n'a posé sa candidature que mercredi dernier. Il lui a ainsi suffi de quatre jours pour réunir, dans une circonscription inféodée depuis quatorze ans à la République, un nombre de suffrages qui a si sérieusement inquiété les républicains.

Il y a là un enseignement qu'il ne faut pas oublier et dont il faudra profiter.

Le scrutin de Sens nous montre combien la République a perdu du terrain. Il nous fait voir en même temps comment on la doit attaquer.

La candidature de M. Fontaine était purement et simplement une candidature agricole. De là sa force, de là le prodigieux succès qu'elle a si rapidement rencontré.

Nous savons parfaitement qu'il existe aujourd'hui une école de politiciens et de ratés qui trouvent bon de se moquer de l'agriculture. En fait de mérite agricole, ils ne connaissent que celui de M. Méline. Ils se croient très supérieurs aux ruraux, et, s'ils se disent démocrates, c'est à la condition d'exclure avec dédain tous ceux qui travaillent soit à la ferme, soit à l'atelier.

Ces politiciens, véritables impuissants, ne sont forts que sur les questions de groupes parlementaires, d'intrigues de couloirs et autres fariboles. Les paysans ne sont pas au courant de cela, mais ils s'occupent de leurs affaires.

Pour nous, qui sommes certains que quelques hommes de science pratique et de bon sens feraient de meilleure besogne, même en politique, que tous nos politiciens sans cervelle, nous avons applaudi à la candidature agricole de M. de Fontaine, et nous nous félicitons aujourd'hui de l'accueil excellent et si encourageant qu'elle a reçu.

INFORMATIONS

L'Impératrice Eugénie. — C'est à tort qu'il a été question d'une arrivée prochaine à Paris, de l'impératrice Eugénie.

Sa Majesté est, en ce moment, à Farnborough, et il n'est pas question pour elle d'interrompre son séjour.

Tout au culte de ses morts, comme l'on sait, elle s'occupe des constructions qu'elle a demandées pour recevoir leurs restes, et dont l'importance a dépassé ses prévisions.

La semaine dernière sont morts à l'hôtel des Invalides, deux anciens soldats du premier Empire, le soldat Diot et le ser-

gent Cuova. Le premier était âgé de quatre-vingt-dix ans, le second, né en 1786, avait fait la campagne de Russie, où il avait été grièvement blessé. Il était pensionnaire de l'hôtel depuis plus d'un demi-siècle.

Aujourd'hui, il ne reste plus dans cet établissement, que trois médaillés de Sainte-Hélène.

Nous apprenons la mort de M. Jean Lobet, un de nos plus sympathiques confrères de province.

M. Jean Lobet avait d'abord collaboré à plusieurs journaux conservateurs de Paris; puis il dirigea un journal à Auxerre où il défendit vaillamment la cause impérialiste.

Aucune considération n'a pu vaincre son attachement à ses convictions. Nature primésautière et philosophe par instinct. Il ne fit jamais passer ses intérêts avant ceux du parti auquel il avait consacré son dévouement.

On lit dans le Figaro :

« Hier, une messe d'un caractère tout privé a été célébrée à Saint-Augustin pour le repos de l'âme de l'empereur Napoléon III. Le prince Victor Napoléon y assistait, accompagné seulement de quelques amis. »

Nous pouvons ajouter que cette messe n'a pas été dite au maître-autel, mais à la chapelle de la Vierge.

Les finances républicaines. — On lit dans le Voltaire :

M. Jules Roche a fait dimanche à Lyon, devant plus de deux mille personnes, une conférence sur les finances de la République. Personne ne pouvait traiter ce sujet avec plus d'autorité et de compétence que le rapporteur du budget de 1885.

M. Jules Roche a démontré, avec l'éloquence irrésistible des chiffres, que, malgré les charges énormes que nous ont léguées les précédents régimes, malgré tous les millions que nous avons dû dépenser pour le relèvement matériel et moral du pays, la situation financière de la République peut actuellement faire envie à toutes les monarchies de l'Europe.

Ce discours a été plusieurs fois chaleureusement applaudi.

Un banquet a eu lieu après la conférence, et M. Jules Roche a prononcé un autre discours, dans lequel il s'est élevé contre le cléricalisme, et a insisté sur la nécessité de prendre sur l'Eglise tout ce qu'on pourra en attendant la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Que M. Jules Roche affirme une fois de plus sa haine contre l'Eglise, contre le clergé, contre le Pape; cela n'a rien qui doive surprendre; qu'à son tour, lui aussi crie aux badauds: Dieu, voilà l'ennemi, cela n'a pas d'importance. M. Roche est un sectaire de convention, qui croit se grandir parce qu'il marche sur le crocifix.

Mais ce qui dépasse les bornes de l'impudence, c'est d'oser dire publiquement que les finances de la République sont dans un état prospère.

Quoi! les impôts vont grandissant;

Quoi! les emprunts succèdent aux emprunts;

Quoi! le déficit est constaté officiellement, et vous osez nous dire que les finances sont dans une situation brillante!

Voici notre réponse aux affirmations de M. Jules Roche :

En 1869, les contribuables payaient à l'Etat

1 Milliard 701 millions.

En 1885, ils paieront au moins

3 Milliards et demi.

Les frais de la guerre n'avaient causé

qu'une augmentation d'impôts de 700 millions en 1874.

Le reste a été gaspillé par la République, surtout depuis 1876.

Et le budget est en déficit!

ŒUVRE DES FOURNEAUX de la PRESSE

Nous rappelons que quatre nouveaux fourneaux fonctionnent depuis peu et sont assidûment visités par une clientèle qui s'accroît chaque jour. Mais comme les huit anciens ont atteint le maximum des distributions qu'ils peuvent fournir, il serait utile pour tous — consommateurs et personnel des fourneaux — que le trop plein des uns se déversât sur les autres, dont voici les adresses :

Rue des Tables-Claudiennes, 34. Grand rue de la Guillotière, 124. Rue Delandine, 13. Rue et impasse du Tunnel, à Vaise.

D'autres fourneaux sont encore à l'étude, mais le coût et les frais généraux de chaque installation venant grever lourdement notre budget, les créations ultérieures ne se feront qu'après une enquête approfondie sur les besoins des quartiers non encore desservis. Heureusement l'émulation de la population lyonnaise ne se ralentit pas, et nous espérons obtenir des recettes précieuses avec l'aide des Sociétés musicales qui nous ont promis leur généreux concours.

C'est ainsi que l'Harmonie du Rhône, dont nous avons déjà parlé, a fixé au 22 février son grand concert annuel. Le produit en sera appliqué à l'Œuvre des Fourneaux.

La Fanfare gauloise annonce également un concert, avec bal et tombola, pour le 28 février, et avec la même destination.

La dixième et la onzième liste forment un total de 40.031 50 Montant des listes précédentes. 90.431 90

Total à ce jour..... 100.463 50

NOTA. — Les dons en nature ne nous arrivent plus, et cependant, d'une part, ils nous sont bien utiles et, de l'autre, les commerçants évitent ainsi de nous donner de l'argent.

Nous avons reçu diverses pièces de toile écru pour torchons, et nous remercions de nouveau les généreux donateurs. Si un négociant de leurs confrères voulait nous offrir de la toile bleue, destinée au même usage, nous lui en aurions une vive reconnaissance.

SEMAINE LYONNAISE

Elections sénatoriales. — En vertu du décret du 10 décembre 1883, le collège électoral sénatorial du département du Rhône se réunira pour élire un sénateur, le dimanche 25 janvier 1885, à l'hôtel-de-Ville de Lyon, dans la grande salle des Fêtes, au premier étage (entrée par la place des Terreaux).

Le premier tour de scrutin aura lieu à huit heures du matin, le deuxième à deux heures du soir, et le troisième à sept heures du soir.

Le collège électoral se compose de MM. les députés du Rhône, les conseillers généraux, les conseillers d'arrondissement et les délégués des communes.

Bal des étudiants. — La commission du bal des étudiants informe le public qu'elle vient d'installer le siège de ses réunions, place des Célestins, n° 2, au second. Elle prie les personnes qui auront à s'entendre avec elle de se rendre à cette adresse, tous les jours, de 4 heures à 6 heures.

Une tombola accompagnera, comme toujours, le bal. A ce sujet, elle se permet de faire appel à la générosité si connue des habitants de notre ville.

Nous espérons que notre attente ne sera pas déçue, et que le concours de tous les négociants, pour l'œuvre de charité dont les lyonnais malheureux doivent seuls profiter, ne nous fera pas défaut.

Société de géographie de Lyon.

La Société de géographie, dans sa séance solennelle du 18 janvier, a décerné les récompenses suivantes à la suite du concours de 1884 entre les élèves des écoles de la ville de Lyon :

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES Filles diplômées.

1° prix. — Une médaille en argent offerte par la Ligue des Patriotes : Mlle Théobaldine Keck, élève de Mlle Coly.

2° prix. — Une médaille de bronze : Mlle Adèle Vacher, élève de Mlle Coly.

3° prix. — Médaille de bronze : Mlle Amélie Coste, élève de Mlle Coly.

Filles non diplômées.

1° prix. — Une médaille en argent : Mlle Lucie Jacob, élève de Mlle Coly.

2° prix. — Médaille de bronze : Mlle Henriette Godard, élève de Mme Vacheron.

3° prix. — Médaille de bronze : Mlle Mathilde Braisaz, élève de Mme Vacheron.

ÉCOLES PRIMAIRES Filles.

1° prix. — Une médaille en argent : Mlle Joséphine Barral, élève de Mme Vacheron.

2° prix. — Médaille de bronze : Mlle Marie Berger, élève de Mlle Chatail.

Une mention honorable à Mlle Cécile Erbetta, élève de Mme Aveyron.

Garçons.

1° prix. — Une médaille de bronze offerte par la Ligue des Patriotes : Antoine Francon, élève de M. Aveyron.

2° prix. — Médaille de bronze : Pierre Thévenet, élève de M. Aveyron.

Mentions honorables. — Michel Lacour, élève de M. Aveyron; Pierre Fournier, élève de M. Destips; Louis Guimard, élève de M. Guthens.

La séance a été terminée par une remarquable conférence sur l'Asie de nos jours, faite par M. Geneval qui a fait connaître les explorations faites dans les dernières années et les progrès de la civilisation dans ce vaste continent, qui attire aujourd'hui l'attention publique.

Jeunesse Impérialiste Victoriste de Lyon.

Tous les jeunes Impérialistes Victoristes de Lyon, sont instamment priés de vouloir bien assister à une réunion privée, qui aura lieu le dimanche 25 janvier, à onze heures précises, au café Laissus, 11, rue Tupin. On trouvera des cartes à la porte, et chez le secrétaire, L. Querlou, 7, rue du Bas-Port (Guillotière).

EXPOSITION DES AMIS DES ARTS

Quand on a gravi le monumental escalier au-dessus duquel on a placé dans un panneau trop étroit la magnifique peinture murale de Puvis de Chavanne représentant le bois sacré

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

cher aux Muses, on pénètre dans un dédale de petites pièces sombres, étroites, avant d'entrer dans la salle de l'exposition.

Les peintres, les artistes et nous aussi, nous regrettons l'ancienne salle.

On embrassait d'un seul coup d'œil, l'alignement des cadres dorés et s'il fallait reculer de quelques pas pour mieux juger de la perspective d'un intérieur ou d'une mer profonde, on ne s'exposait pas à donner du coude dans le dos d'un visiteur allongé sur son nez orné d'un binocle, sur une petite toile où se délassait une nymphe émue.

A part donc la grande salle, bien éclairée, que nous appelons grande par comparaison aux trois autres qui lui servent de vestibule, et qui jouissent de l'obscurité naissante d'un crépuscule permanent, il faut attendre un soleil de printemps pour examiner un à un les tableaux superposés qui garnissent les murs de ce parvis artistique.

Si nous parcourons un peu rapidement l'exposition dès le début de notre critique, c'est pour renouveler connaissance avec tous ces excellents artistes lyonnais, toujours fidèles au rendez-vous annuel : Appian avec ses marines, de Coquerel, qui cette fois, a laissé à l'office le chaudron à confiture et le brochet du Rhône; Ponthus-Civier, hélas! avec une couronne d'immortelles sur son dernier tableau, et tant d'autres que nous oublions aujourd'hui et dont nous nous souviendrons demain pour rappeler leurs succès passés et célébrer leurs succès présents et futurs.

En faisant quelques pas, on se rencontre avec Jean Visseur dont le marbre vous salue du sourire malin de l'homme d'esprit et plus loin le buste grave et solennel de l'abbé Hyvrier auquel il ne manque que la mitre; car il a une belle tête de prélat, et il en a aussi tous les mérites escortés de trop de modestie.

Si revenant sur vos pas, vos regards se promènent autour d'un large portique vous apercevez deux portraits en pieds, l'un de Bernellin et l'autre de Sallé.

Ici, M. le préfet du Rhône, assis, mélancolique et soucieux, songeant aux sottises du gouvernement républicain dont il est pourtant le représentant, qui s'en laverait les mains.

Là le fougueux Nollot qui manie la férule pédagogique en même temps que le sabre de bois de commandant des volontaires lyonnais.

Je ne sais si M. Sallé a été nommé officier d'académie, pour le récompenser du jaune d'ocre dont il a badigeonné la figure de son modèle; mais en tous cas, on lui devait bien une compensation pour tous les déboires que lui a procurés sa fabrique de beurre de l'an dernier.

Quelques portraits de femmes peu gracieux et quelques facies du sexe laid, dispersés un peu partout, rompent la monotonie des natures mortes et des scènes d'intérieur.

En terminant ce premier article qui marque notre première étape dans l'art fort difficile de la critique, nous constaterons que si quelques artistes sont en progrès, l'ensemble des œuvres exposées, atteste plutôt un moment d'arrêt dans l'art picturale.

Il faudrait aux artistes l'encouragement qui vient d'en haut, et malheureusement pour les arts en général, le chef de l'état n'en patronne qu'un seul, l'art des carambolages.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

du PASTEL.

CONSEIL MUNICIPAL

Séance du 20 janvier.

Il fallait vider l'incident Affre qui occupait la presse locale depuis quelques jours et mettre à nu les cumulés ridicules de quelques-uns de nos édiles; celui du citoyen Affre d'abord.

Cet intéressant citoyen a voulu se défendre lui-même, unguibus d'abord, en écrivant une lettre justificative et rostrô ensuite en défendant devant le Conseil, son petit négoce.

Le citoyen-maire Gailleton allait être pris à partie, il se préparait à être attaqué dans ses sentiments trop connus de tolérance et se disposait à se laver les mains dans l'eau d'un ordre du jour pur; car ce sont les électeurs qui sont simples et le seront toujours.

M. Ballay qui ses collègues ont poussé du coude a attaché le grelot à l'encolure de M. Gailleton qui avait l'air de se tenir coi dans son fauteuil.

Je demande, dit-il, des explications publiques au sujet de certains travaux de serrurier, poses de sonnettes et de loquet, exécution de grilles, ajustage de verrou, exécutés par le citoyen Affre pour la municipalité.

M. Gailleton a fait une légère grimace, comme si une lancée de goutte lui donnait sur les os maxillaires et se mit à bégayer, à bredouiller, que ces travaux ont été exécutés de mai en septembre 1884.

M. Ballay qui n'est pas désarçonné et se tient ferme sur son cheval de bataille, riposte que cette situation illégale a été signalée par la presse réactionnaire aux écoutes, et qui ne perd jamais une occasion de signaler les sottises de l'administration et... qui malheureusement ne les connaît pas toutes.

Le citoyen Trousselier arrive au secours de son collègue pour renforcer son accusation et déclarer que le citoyen Affre est bien entrepreneur de serrure, avec plus de vis que de vertus, et qu'un serrurier qui fournit des pelles, des poches, des rateaux, du fil de fer à la municipalité ne peut en même temps être conseiller municipal, cumulant 750 francs par an pour jetons factices de présence avec les petits bénéfices qu'on retire d'une pose de serrure Fichet.

Le citoyen maire, ne pouvant reculer sans renverser son fauteuil et se trouver les quatre fers en l'air, prétend que M. Affre n'est pas entrepreneur, mais tout simplement serrurier à façon, qu'on vient le chercher dans sa boutique quand on a perdu sa clé d'allée.

L'incident promettait de s'éterniser malgré les déclarations écrites du citoyen Affre.

Quand le maire, pour sortir sain et sauf de ce traquenard tendu par ses ennemis les socialistes, pose la question préalable.

Elle est votée et chaque conseiller municipal pourra être formellement avertisseur de la ville et chercher sa petite note pour mettre à sec la bourse des contribuables et arrondir la sienne.

C'est sans doute par ces moyens peu délicats, que certains de nos édiles qui logeaient en garni ou dans les mansardes d'un cinquième sont descendus peu à peu au premier étage.

Les socialistes purs demandent que les fonctions municipale soient salariées; ils sont francs, et les contribuables sauraient ce qu'ils auraient à payer, tandis qu'aujourd'hui, c'est le système éhonté de la gratte que pratiquent tous les corps élus sans exception.

mais de congé. Mais, voyez-vous, mon capitaine, il s'agit de ma fille, de ma Grenadine. Personne ne peut répondre d'une balle, d'un boulet... et s'il fallait mourir sans la revoir, surtout quand je suis si près d'elle...

— Combien de temps veux-tu ? — La journée, capitaine... et ce soir je vous jure...

— Ta parole me suffit : va-t-en. Tu vois que, pour toi, je manque à mon devoir, je m'expose à toute la rigueur de la discipline militaire... mais je ne crains rien : mon honneur est sous la sauvegarde du tien.

— Merci, mon capitaine, merci... Pierre Charvin n'est pas homme à vous faire repentir de cette confiance-là !

Le fusil sur l'épaule et le sac sur le dos, il partit.

Quelques heures seulement le séparaient du hameau qu'habitait Eberhard, mais craignant de s'égarer dans un pays qu'il ne connaissait pas :

— Ohé, l'ami ! dit-il à un colporteur qu'il rencontra faisant chemin, — pouvez-vous m'indiquer la route de la ferme d'Eberhard Schonck.

— C'est justement par là que je vais, camarade, et je vous y conduirai, si vous voulez, — répondit l'homme interpellé avec le baragouin et le ton hypocrite d'un digne enfant de Judas, de ce Judas qui vendit son Dieu pour un peu d'or.

Notre héros accepta de grand cœur cette offre que, dans sa franchise de soldat, il jugeait elle-même sincère. Ils marchèrent longtemps côte à côte, le juif s'informant adroitement, avec une apparente bonhomie, de toutes les circonstances du voyage de Pierre Charvin : depuis quand était-il parti ? quand serait-il de retour ? reviendrait-il seul ? attendait-il des camarades ? Toutes questions auxquelles notre ami, sans soupçon, répondait de la meilleure foi du monde.

Arrivés devant les premières maisons du village, ils firent halte tous deux, et Pierre Charvin, saisi d'une émotion soudaine, se prit à interroger l'espace, comme s'il allait voir apparaître, du fond de la grande place, son enfant d'adoption,

sa Grenadine chérie, tendant vers lui ses petits bras, comme au jour où il l'appela à la vie sur les bords glacés de la Bérézina. Mais tout était calme; les rues étaient désertes, et sans la fumée qui s'échappait en légers nuages du haut des toits de chaume, on eût pu croire à une désertion générale des habitants.

— La ferme d'Eberhard Schonck est celle que vous voyez là-bas, — dit enfin le juif, après avoir repris haleine, et en désignant de la main droite un corps de bâtiments isolés, et dont la grande porte charretière, béante et flanquée de deux ormes gigantesques, faisait face à la route, qu'une distance de soixante pas en séparait à peine.

— Merci, mon brave homme, — répondit Pierre, et en même temps il mit la main à sa giberne, et en tira une bourse de cuir, bien noire et bien vieille, dans laquelle il puisa une pièce de cinq francs, qu'il offrit au juif.

— Que le bon Dieu vous la rende, — fit celui-ci, en la saisissant avidement de ses doigts crochus et décharnés.

— J'y compte pardieu bien, — reprit Pierre, et pas plus tard que demain, par l'entremise des Anglais...

Il parlait encore, que le juif avait péneusement repris sa route, courbé en apparence sous le poids de son lourd ballot; mais à peine avait-il tourné le coude qui bifurquait le chemin en avant du village, qu'il sembla se redresser sur son fardeau, et que, hâtant le pas, il disparut bientôt dans une direction opposée à celle par laquelle il avait guidé Pierre Charvin depuis les avant-postes de l'armée française jusqu'à la ferme d'Eberhard Schonck.

Le vieux soldat ne fit pas attention à cette circonstance. Toutes ses facultés étaient en quelque sorte concentrées sur ces bâtiments qui renfermaient ce qu'il avait de plus cher au monde... après son empereur. Il semblait cloué sur la place, et maîtrisé par une puissance qui lui défendait d'avancer ou de reculer. Enfin, surmontant son émotion...

« Ventrebile ! se dit-il, je ne suis donc plus un grenadier de la vieille garde

qui a mangé hier dix Prussiens à son dîner, et qui demain croquera trente Anglais à son déjeuner... Pierre Charvin, qu'une redoute hérissée de canons et vomissant la mort autour de lui n'a jamais fait trembler, permettrait que son âme devint accessible à toutes ces vaines terreurs, tout au plus permises à une femme de Paris. Non, mille fois non...

Si Grenadine n'est plus, ou si elle a oublié son vieux père... dans un instant, je connaîtrai mon sort, et alors...

En disant ces mots, il porta machinement sa gourde à ses lèvres, avala une gorgée d'eau-de-vie, et prenant sa course, en quelques secondes, il se trouva à la porte de la ferme.

Le silence le plus complet régnait dans la cour, comme dans le reste du village; les deux gros chiens de garde dormaient sous un hangar, et l'arrivée de Pierre Charvin ne fut saluée que par une volée de pigeons qui alla, à son aspect, se percher sur les toits.

« Comment ! personne pour me recevoir, pensa tristement le vieux soldat. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Et il allait probablement se livrer de nouveau à ses noirs pressentiments, lorsqu'il crut entendre derrière une petite porte hermétiquement fermée, une voix qui le fit tressaillir. Aussitôt, frappant sur le seuil avec la crosse de son fusil :

— Holà ! eh ! — dit-il, — ouvrez... c'est moi...

Un cri étouffé répondit à cette invitation un peu cavalière, et en même temps un bruit sourd et confus de pas précipités et de meubles dérangés, auxquels vinrent se joindre les aboiements des deux chiens réveillés en sursaut, fit connaître à Pierre qu'il avait enfin trouvé à qui parler. Il prêta l'oreille, le bruit avait cessé.

— Qui est là ? répondit à travers la porte cette voix qu'il avait cru reconnaître, et qui, cette fois, ne lui laissa plus l'ombre d'un doute.

— Grenadine ! — s'écria-t-il avec explosion, — Grenadine !... mon enfant !...

Il ne put achever ; la porte s'était ouverte avec fracas, et la jeune fille

était déjà dans le bras du vieux soldat, qui laissa tomber sur son front une larme brûlante...

— Mon père ! mon sauveur ! — disait-elle à travers ses caresses et ses pleurs, — je savais bien que je vous reverrais ! Je savais bien, moi, que vous n'aviez pu oublier votre petite Grenadine !

Pierre Charvin aurait voulu lui répondre : le bonheur, la joie le suffoquaient. Ce brave homme, éprouvé par les plus rudes émotions du métier de la guerre, n'avait pu résister à cette épreuve; mais il se la reprochait comme une faiblesse, et essayait de faire bonne contenance en caressant sa moustache, et en dévorant sous ses longs poils grisonnants les marques de sa sensibilité.

— Mais entrez donc, père, — lui dit Grenadine, qui comprenait et respectait son éloquent silence, — venez vous reposer auprès de votre fille... venez embrasser le cousin Eberhard.

— Eberhard ! — dit brusquement Charvin, plutôt pour donner le change à la jeune fille que par intérêt pour cet homme qu'il ne connaissait pas. — ah ! par ma foi, je n'y songeais plus, à ce cher cousin.

Grenadine l'entraînait par la main dans l'intérieur de la ferme; mais Pierre avait beau chercher des yeux, il ne voyait dans la salle qu'un grand pélemêle de meubles rustiques, dont quelques-uns semblaient avoir été destinés

Les opportunistes n'ont pas assez grande bouche et grande langue pour crier contre les nuées de fonctionnaires qui, semblables à des sauterelles se sont abattus sur la France, mais pendant qu'ils vocifèrent; ils se paient dans des emplois gratuits pour pouvoir entreprendre des travaux grassement payés; ou bien quand ils ne peuvent les exécuter eux-mêmes, ils s'adressent à des intermédiaires qui leur graissent la patte.

Nous sommes informés qu'une enquête est organisée par plusieurs groupes d'électeurs, pour sonder les arcanes financières des groupes scolaires et découvrir les pots de vins que l'on suppose avoir été distribués à la municipalité.

La tâche est difficile; mais le résultat, si ce comité parvient à réussir, promet d'être édifiant.

L'incident Affre, si étrangement isolé, a sa gravité, car c'est la violation flagrante de la loi municipale, et s'il avait été découvert à temps, l'élection de M. Affre était annulée de droit, car l'article 33 de la loi municipale, promulguée le 6 avril 1884, dit en effet :

« Ne sont pas éligibles... les comptables des deniers communaux et les entrepreneurs des services municipaux. »

La morale de cette séance c'est que l'administration municipale a beau couvrir de son écharpe le pot aux roses, l'occasion, le moindre zéphyr qui soulève le voile tricolore, le fait découvrir.

Société de Géographie de Lyon

Lorsque — il y a quelques semaines — nous faisons à cette place l'éloge du cours de M. Coumes, à la première séance duquel nous venions d'assister, nous déplorions le peu d'auditeurs qu'avait le conférencier. Notre appel a-t-il été entendu, nous ne savons : toujours est-il que chaque séance le nombre s'accroît et ce ne peut être qu'au grand profit de ceux qui viennent à occuper leurs loisirs.

Donc, le 14 janvier, M. Coumes, continuant l'exploration du continent africain, qu'il semble connaître comme le propriétaire de la banlieue connaît l'arpent de terre fermée entre les quatre murs de son ardin, nous conduisit au Maroc, et nous contraignit minutieusement les affinités de conformation et d'aspect de ce pays avec l'Algérie et la Tunisie.

Dimanche, 18, a eu lieu au siège de la Société, la distribution des récompenses aux lauréats des concours entre les élèves des écoles primaires. Ensuite, M. Ganneval, secrétaire de la Société a fait une conférence sur l'Asie moderne. Tout d'abord, il nous a montré la série de contrastes que présente cette partie du monde : grandes plaines, grandes montagnes, grands fleuves, larges plateaux et presqu'îles déchiquetées, un froid intolérable au nord, et des chaleurs éternelles au midi; races blanches, noire et jaune se la partagent. Les immenses chaînes de montagnes qui la subdivisent ont, jusqu'à ce jour, fait obstacle au progrès de la civilisation, et pourtant l'Asie est destinée à appeler les efforts de la vieille Europe. Marins, savants, commerçants doivent y trouver une riche proie, mais non facile à conquérir. Aujourd'hui en Europe la production dépasse la consommation; l'Asie, au contraire, avec ses 44.000.000 de kilomètres carrés où tant de terres restent incultes, a peine à nourrir ses 800.000.000 d'habitants. Dans ce vaste champ d'exploration, voici d'abord la Sibérie. Le gouvernement russe qui voudrait à toute force peupler ces steppes immenses

d'incroyable inertie. L'influence anglaise s'y fait sentir par le voisinage de Gibraltar; puis, sur divers points se sont établis les espagnols; mais il n'y ont apporté ni grand trafic, ni grande industrie. Le travail des peaux appelées maroquin, des étoffes, des tapis, de la bijouterie, des bonnets de feutre, nommés fez : tels sont les principaux articles de commerce, et ce commerce est presque tout entre les mains des juifs. Et ce pays a de nombreux troupeaux, des terres étonnamment fertiles, des mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent; deux caravanes partent chaque année pour Tombouctou; on pourrait y créer d'utiles voies de communication, et ouvrir sur l'Atlantique des débouchés immenses qui neutraliseraient l'importance de Gibraltar; pourquoi alors l'état d'infériorité, de quasi barbarie de cette nation? Deux causes : l'apathie des habitants et la mauvaise administration. Depuis le Sultan qui rançonne ses pachas, et les pachas qui dépouillent leurs administrés, tout ce monde vole, pile, du haut en bas de l'échelle sociale... on dirait qu'une bande d'opportunistes... mais il paraît que c'est depuis longtemps comme cela.

En vérité au lieu d'envoyer nos soldats conquérir les marais empestés du Tonkin, pour le bon plaisir de nos pachas... pardon... de nos gouvernants, n'y avait-il pas plus près une annexion toute indiquée... Mon Dieu ! je parle trop ! je sais, lecteurs, que vous en avez assez de ces aventures ferrystes, qui promènent notre armée dans toutes les mers du globe, et fertilisent de son sang les terres les plus malsaines. mais rassurez-vous : ce que j'avance là est une idée toute personnelle, et je n'ai point d'influence, mais, la, point du tout, sur le gouvernement, donc... soyez tranquilles : nous n'irons pas au Maroc !... Je le regrette !

Le 17, bonne séance d'ouverture du cours de topographie, professé par M. Poitevin. Dans une courte allocution, M. le général Broje qui présidait la séance, a démontré l'utilité de cette étude, non seulement au point de vue militaire, mais à celui des ingénieurs, explorateurs, voyageurs, etc. Puis, le capitaine Poitevin a détaillé le programme qu'il compte suivre. Naturellement, lui aussi a cherché à convaincre ses auditeurs de l'utilité de la science dont il donnera les éléments, et des attrait qu'elle présente. Il a montré ce dernier point de vue par une pensée touchante. Faisant allusion aux jeunes gens, originaires de notre ville qui peuvent se trouver au Tonkin. Combien, a-t-il dit, leur serait douce la vue d'un plan de Lyon qui leur rappellerait la Patrie absente !

Dimanche, 18, a eu lieu au siège de la Société, la distribution des récompenses aux lauréats des concours entre les élèves des écoles primaires. Ensuite, M. Ganneval, secrétaire de la Société a fait une conférence sur l'Asie moderne. Tout d'abord, il nous a montré la série de contrastes que présente cette partie du monde : grandes plaines, grandes montagnes, grands fleuves, larges plateaux et presqu'îles déchiquetées, un froid intolérable au nord, et des chaleurs éternelles au midi; races blanches, noire et jaune se la partagent. Les immenses chaînes de montagnes qui la subdivisent ont, jusqu'à ce jour, fait obstacle au progrès de la civilisation, et pourtant l'Asie est destinée à appeler les efforts de la vieille Europe. Marins, savants, commerçants doivent y trouver une riche proie, mais non facile à conquérir. Aujourd'hui en Europe la production dépasse la consommation; l'Asie, au contraire, avec ses 44.000.000 de kilomètres carrés où tant de terres restent incultes, a peine à nourrir ses 800.000.000 d'habitants. Dans ce vaste champ d'exploration, voici d'abord la Sibérie. Le gouvernement russe qui voudrait à toute force peupler ces steppes immenses

et désertes, favorise de tout son pouvoir l'établissement des paysans dans ces froides contrées. Depuis 1878, environ 4620 paysans russes se sont installés dans l'occident sibérien où se trouvent des terres cultivables. Mais la grande richesse de la Sibérie, ce sont les mines d'argent, de fer et d'or, surtout dans le bassin de l'Iénisséï. Des routes impraticables sont une des causes de l'abandon dans lequel est resté si longtemps ce malheureux pays; cependant aujourd'hui un chemin de fer unit l'Amour à l'Obi. Au Kamchatka, on essaie aussi, au moyen d'une flotte permanente dans les eaux de la presqu'île, d'y apporter un peu de vie, en facilitant le commerce des fourrures et du poisson.

Passant à l'Asie centrale, le conférencier nous la décrit avec un tel luxe de détails que nous renonçons à l'analyser, ce qui serait dommage, du reste; on ne saurait faire un choix dans des renseignements d'un tel intérêt, et nous renvoyons nos lecteurs au Bulletin trimestriel de la Société pour lire en entier ce remarquable travail. Disons seulement que la Russie s'avance peu à peu, établit des routes et même des voies ferrées, témoin la ligne d'Orenbourg à Samarcande. Notons en passant, que la prise de Merv, dont on a tant parlé, ne signifie pas grand-chose : la ville de Merv n'existait plus qu'à l'état de souvenir.

Quant à l'Asie-Mineure, il paraît que les Américains l'exploitent beaucoup en ce moment, et y étudient un projet de chemin de fer allant du Delta du Nil à Damas, avec des embranchements conduisant aux Echelles du Levant.

L'espace nous manque pour donner à nos lecteurs une idée plus détaillée de cette savante et on ne peut plus intéressante conférence, ce que nous regrettons vivement, car nous aimerions à leur faire partager le plaisir que nous avons eu. Terminons en souhaitant que M. Ganneval soit plus prodigue de son érudition vis-à-vis de nous, et que nous ayons bientôt l'honneur de l'applaudir encore.

G. AUGRAF.

GAIETÉS DE LA SEMAINE

MM. les capitaines Renard et Krebs ayant bien voulu, pour quelques jours me confier leur ballon dirigeable, je vais chercher dans les pays étrangers cet « esbadouissement de la joyuseté » comme dit Rabelais, et qui depuis bien longtemps a déserté notre chère patrie, ravagée à cette heure par un ouragan d'assassins et de crimes de toutes sortes.

Je monte dans la nacelle du *Londrès de Meudon*, le nouveau cigare que la régie ne pourra jamais imiter, et le « lâchez-tout » traditionnel se perd bientôt dans les échos, tandis que le ballon m'emporte dans l'immensité.

Ah ! quelle douce sensation ressent tout mon être ! quelle joie ineffable fait tressaillir mon cœur ! quelle... Mais pardon, je vous dois un récit de mon voyage, et non pas des réflexions philosophiques.

Donc, mettant en communication les courants électriques, aussitôt l'hélice tourne, tourne, tourne de plus en plus vite, et la main droite sur la barre du gouvernail aérien, l'autre main tenant la boussole marine, je dirige comme un vieux pilote mon *ballon-Londrès*, dans la direction du nouveau continent, c'est-à-dire vers l'Ouest.

Déjà Paris m'apparaît de loin comme un *pochon* sur une page d'écriture, et bientôt mon cher pays s'évanouit dans une brume grisâtre.

Je ne vois plus rien, ni terre, ni ciel, ni eau. Je suis dans les nuages en plein.

Et dire que l'espace me manque sur ce papier pour vous faire des réflexions philosophiques, enfin !

Bientôt pourtant une rumeur parvient à mon oreille, les bruits d'une ville, puis je distingue une grande ombre, et lentement je plane au milieu d'une prairie qui me paraît immense, immense.

J'arrête mes courants électriques je jette l'ancre et le *Londrès de Meudon* atterrit au milieu de cette vaste plaine.

Tout à coup, devant moi, se dresse une sorte de pelote de fourrures, de laquelle je vois émerger une figure humaine, une vraie figure humaine, ma foi, et une jolie figure humaine entre autre.

La conversation fut vite établie, entre la personne qui portait cette figure humaine et moi ! J'appris alors que je me trouvais en Amérique, à quelques milles de New-York.

J'avais donc franchi tant d'espace en si peu de temps. O science, voilà bien de tes coups !

Mais le côté comique de cette première rencontre fut l'histoire que me raconta mon nouvel ami : — Voici, dit-il, par quelles circonstances bizarres, je me trouve dans cette plaine sans fin.

Il y aura un an, dans huit jours que je fis le pari de passer les nuits d'une année entière à la belle étoile.

Et m'étant fait confectionner un certain nombre de costumes et de toilettes capables de résister à toutes les températures, c'est en peloton de fourrures que vous me rencontrez aujourd'hui.

Mon pari est un des plus originaux de notre époque, dans huit jours j'aurai gagné, et depuis un an, j'ai passé toutes mes nuits à me promener ou à chanter.

— Grand bien vous fasse, dis-je à mon Yankee, en lui serrant la main. Et enjambant ma nacelle... je lui tirai un grand coup de chapeau en même temps que le *Londrès de Meudon* regagnait les hauteurs éthérées.

Mais, chers lecteurs, je ne puis vous raconter mon voyage jour, par jour, car tout l'*Impérial* ne me suffirait pas.

J'ai rencontré là-bas, Boyton, le capitaine Boyton qui fit des expériences sur le Rhône, et que l'on prétendait mort, bien mort.

Le capitaine Boyton a simplement changé son champ d'expériences, car il est aujourd'hui marié, bien marié, et est à la tête d'un ravissant petit garçon qui déjà fait la planche aussi bien que son père.

Vous voyez comme il faut croire les journaux, ce sont tous des blagueurs !

Je suis parti le 17, jour de la saint Antoine, et voici la curieuse légende que des chérubins roses et bouffis rencontrés dans les airs m'ont racontée sur le grand saint.

Une truie ayant osé parler de la puissance d'Antoine, vint lui demander un beau jour de guérir ses trois petits qui étaient aveugles.

Saint Antoine, plein de compassion pour tous les mortels (pardon !) donna la vue aux marçassins et par reconnaissance la mère truie ne quitta jamais plus cet homme vénérable qui faisait des miracles.

Mais regardez-les donc, imbécille, lui cria Pierre Charvin, — regardez-les donc un peu ces Russes et ces Anglais.

— Oh ! jamais, jamais, — répondait-il, — je suis sûr que je mourrais de frayeur : j'aime encore mieux être tué les yeux fermés.

— Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on lui fit enfin ouvrir les yeux, et je vous laisse à juger de sa profonde stupeur lorsque, dans ses libérations, il reconnut, avec toute la marmaille du hameau, Grenadine, qui, d'un air narquois, lui demandait :

— Eh bien ! cousin, que pensez-vous maintenant de ma vieille garde ?

Quant à Charvin, il était fou de joie :

— Tu m'as sauvé plus que la vie, disait-il, en pressant Grenadine dans ses bras ; tu m'as sauvé l'honneur. Je veux, toi et ton bataillon, vous présenter moi-même à l'Empereur, escortés de vos prisonniers.

Aussitôt on lia, pour plus de sûreté, les mains des Prussiens auxquels le vin et la bière ne laissaient guère le moyen de se défendre ; on fit placer les vaincus au milieu de la troupe ; on campa leurs armes, liées en faisceaux, sur l'épaule d'Eberhard, fort peu flatté de la corvée, mais trop poltron pour demeurer tout seul après ce qui s'était passé ; Grenadine commanda :

— Demi tour à droite ! en avant ! marche ! et l'on partit, au son du tambour, pour rejoindre l'armée française. Avant la fin du jour, on passait devant les avant-postes, où l'on se fit reconnaître, on traversait l'armée stupéfaite de cet étrange spectacle, et l'on se rangeait en bataille devant le quartier de l'Empereur.

Le jour baissait, le grand capitaine revenait à la tête d'un brillant étam-majour, de visiter les positions d'où il voulait, le lendemain, écraser l'armée de Wellington :

— Qu'est ceci ? — dit-il en apercevant le singulier spectacle qui l'attendait.

— Sire, — dit Pierre Charvin, la main

empereur et Grenadine, qu'il chrissait encore malgré son apparente trahison, lorsque le bruit de plusieurs tambours battant la charge vint tout à coup changer la scène.

Ce bruit, encore assez éloigné, se rapprochait avec rapidité, et semblait remplir l'intérieur du village. On eût dit un régiment entier tout prêt à déboucher dans la campagne, et à envelopper les Prussiens. En effet, la fuite était impossible, et d'ailleurs les bourreaux de Pierre Charvin étaient hors d'état d'y songer. Leurs têtes et leurs membres se trouvaient complètement alourdis par les nombreuses libations auxquelles ils venaient de se livrer, autant que par la terreur qui les gagnait à mesure que les tambours se faisaient plus distinctement entendre. Le vieux grenadier, saisissant avec promptitude ce soudain espoir de salut, s'était subitement redressé, et s'emparant, d'une main, de son sabre oublié à terre, de l'autre main il plaçait une barrière entre les Prussiens anéantis et leurs armes en faisceaux. De son côté, le pauvre Eberhard, épouvanté par le bruit des tambours, et calculant que la route du village ne pouvait donner accès qu'à un renfort de Prussiens, s'était, par un mouvement désespéré, débarrassé de ses liens, et avait cherché un abri sous la table couverte des débris du festin.

En cet instant, les tambours débouchaient dans la plaine, et les Prussiens, tombant à genoux ou se jetant à plat-vent en implorant la pitié du vainqueur, ne relevèrent la tête que pour s'apercevoir, un peu tard, il est vrai, qu'ils étaient tous prisonniers d'une troupe d'enfants, armés de fusils de bois, et conduit par Grenadine.

Il fallut tirer maître Eberhard, à moitié mort de peur, de dessous la table où il s'était réfugié : le malheureux demandait grâce :

— Ne me tuez pas, — disait-il, — ne me tuez pas ! messieurs les Prussiens, messieurs les Anglais, messieurs les Russes... buvez tout, mangez tout, brulez tout... mais au nom du bon Dieu, ne me tuez pas !

de la chaux éteinte, de bonne qualité que vous garderez dans un flacon bien bouché. Lorsque vous voudrez raccommoder quelque objet en faïence détériorée, prenez de cette chaux et pétrissez-la avec un peu de fromage blanc frais, de manière que ce mélange ait la consistance de la crème ; enduisez la tranche d'un des morceaux à recoller ; rapprochez-le de l'autre et pressez avec force pour qu'il reste le moins possible de mastic. Si vous ne pouvez serrer les pièces avec une ficelle, contentez-les avec les mains jusqu'à ce que le mastic ait contracté assez d'adhérence pour que les morceaux restent joints. S'il y a plusieurs morceaux, il n'en faut coller qu'un à la fois et n'ajuster les autres que quand celui-ci est sec.

UNE MÉNAGÈRE.

Suites de la guerre. — « Desvres (Pas-de-Calais), le 7 nov. 1884. Depuis la campagne de 1870, je souffrais de maux de reins et de douleurs brûlantes dans le dos : depuis que je fais usage des Pilules Suisses de M. Hertzog, pharmacien, 28, rue de Grammont, à Paris, je me trouve beaucoup mieux, car quand le mal me prend, quelques Pilules Suisses pendant 2 ou 3 jours le font aussitôt disparaître. C'est pourquoi je veux toujours en avoir sous la main ; veuillez m'en envoyer trois boîtes à 1 fr. 50 pour moi et mes amis et publiez ma lettre si vous le jugez utile. »

« Emile GAGNEUX, jardinier. »

AUX ASTHMATIQUES

Tel est le titre d'un très curieux petit ouvrage dont la 10^e édition vient de paraître en Librairie. On y trouvera d'intéressants détails sur un traitement qui permet d'obtenir sans médicaments la guérison radicale de l'asthme, du catarrhe et de la bronchite. Cette brochure sera adressée gratuitement à tout lecteur de ce journal qui en fera la demande à l'auteur, M. La Touche, 5, rue Bayard, Paris, en y joignant 30 centimes en timbres-postes pour frais d'envoi.

CONSEILS D'HYGIÈNE

Assurément, parmi les remèdes proposés par les bonnes femmes, beaucoup sont inefficaces et quelques-uns même sont nuisibles. Mais il en est, dans le tas, qui méritent la recommandation de l'homme de l'art. Exemple :

— Avez-vous un clou, n'importe où ? Prenez un oignon, épéchez-le, faites-le cuire au four et appliquez-le chaud sur votre mal, le soir, en vous couchant. Le lendemain, le clou aura percé, et vous en retirerez le germe en enlevant l'oignon.

Autre chose : — Souffrez-vous d'un abcès dans l'oreille ? Préparez un oignon comme précédemment et introduisez-le en douceur dans l'organe malade. — Là ! j'espère que les bonnes femmes me pardonneront de m'être quelquefois moqué ici de leurs ordonnances.

UN VIEUX MÉDECIN.

CONSEILS À LA FERMIÈRE

Raccommodez vos assiettes et vos plats cassés ! Voici la manière de recoller soi-même les objets en faïence : Ayez

de la chaux éteinte, de bonne qualité que vous garderez dans un flacon bien bouché. Lorsque vous voudrez raccommoder quelque objet en faïence détériorée, prenez de cette chaux et pétrissez-la avec un peu de fromage blanc frais, de manière que ce mélange ait la consistance de la crème ; enduisez la tranche d'un des morceaux à recoller ; rapprochez-le de l'autre et pressez avec force pour qu'il reste le moins possible de mastic. Si vous ne pouvez serrer les pièces avec une ficelle, contentez-les avec les mains jusqu'à ce que le mastic ait contracté assez d'adhérence pour que les morceaux restent joints. S'il y a plusieurs morceaux, il n'en faut coller qu'un à la fois et n'ajuster les autres que quand celui-ci est sec.

UNE MÉNAGÈRE.

Suites de la guerre. — « Desvres (Pas-de-Calais), le 7 nov. 1884. Depuis la campagne de 1870, je souffrais de maux de reins et de douleurs brûlantes dans le dos : depuis que je fais usage des Pilules Suisses de M. Hertzog, pharmacien, 28, rue de Grammont, à Paris, je me trouve beaucoup mieux, car quand le mal me prend, quelques Pilules Suisses pendant 2 ou 3 jours le font aussitôt disparaître. C'est pourquoi je veux toujours en avoir sous la main ; veuillez m'en envoyer trois boîtes à 1 fr. 50 pour moi et mes amis et publiez ma lettre si vous le jugez utile. »

« Emile GAGNEUX, jardinier. »

AUX ASTHMATIQUES

Tel est le titre d'un très curieux petit ouvrage dont la 10^e édition vient de paraître en Librairie. On y trouvera d'intéressants détails sur un traitement qui permet d'obtenir sans médicaments la guérison radicale de l'asthme, du catarrhe et de la bronchite. Cette brochure sera adressée gratuitement à tout lecteur de ce journal qui en fera la demande à l'auteur, M. La Touche, 5, rue Bayard, Paris, en y joignant 30 centimes en timbres-postes pour frais d'envoi.

CONSEILS D'HYGIÈNE

Assurément, parmi les remèdes proposés par les bonnes femmes, beaucoup sont inefficaces et quelques-uns même sont nuisibles. Mais il en est, dans le tas, qui méritent la recommandation de l'homme de l'art. Exemple :

— Avez-vous un clou, n'importe où ? Prenez un oignon, épéchez-le, faites-le cuire au four et appliquez-le chaud sur votre mal, le soir, en vous couchant. Le lendemain, le clou aura percé, et vous en retirerez le germe en enlevant l'oignon.

Autre chose : — Souffrez-vous d'un abcès dans l'oreille ? Préparez un oignon comme précédemment et introduisez-le en douceur dans l'organe malade. — Là ! j'espère que les bonnes femmes me pardonneront de m'être quelquefois moqué ici de leurs ordonnances.

UN VIEUX MÉDECIN.

CONSEILS À LA FERMIÈRE

Raccommodez vos assiettes et vos plats cassés ! Voici la manière de recoller soi-même les objets en faïence : Ayez

de la chaux éteinte, de bonne qualité que vous garderez dans un flacon bien bouché. Lorsque vous voudrez raccommoder quelque objet en faïence détériorée, prenez de cette chaux et pétrissez-la avec un peu de fromage blanc frais, de manière que ce mélange ait la consistance de la crème ; enduisez la tranche d'un des morceaux à recoller ; rapprochez-le de l'autre et pressez avec force pour qu'il reste le moins possible de mastic. Si vous ne pouvez serrer les pièces avec une ficelle, contentez-les avec les mains jusqu'à ce que le mastic ait contracté assez d'adhérence pour que les morceaux restent joints. S'il y a plusieurs morceaux, il n'en faut coller qu'un à la fois et n'ajuster les autres que quand celui-ci est sec.

UNE MÉNAGÈRE.

Suites de la guerre. — « Desvres (Pas-de-Calais), le 7 nov. 1884. Depuis la campagne de 1870, je souffrais de maux de reins et de douleurs brûlantes dans le dos : depuis que je fais usage des Pilules Suisses de M. Hertzog, pharmacien, 28, rue de Grammont, à Paris, je me trouve beaucoup mieux, car quand le mal me prend, quelques Pilules Suisses pendant 2 ou 3 jours le font aussitôt disparaître. C'est pourquoi je veux toujours en avoir sous la main ; veuillez m'en envoyer trois boîtes à 1 fr. 50 pour moi et mes amis et publiez ma lettre si vous le jugez utile. »

« Emile GAGNEUX, jardinier. »

AUX ASTHMATIQUES

Tel est le titre d'un très curieux petit ouvrage dont la 10^e édition vient de paraître en Librairie. On y trouvera d'intéressants détails sur un traitement qui permet d'obtenir sans médicaments la guérison radicale de l'asthme, du catarrhe et de la bronchite. Cette brochure sera adressée gratuitement à tout lecteur de ce journal qui en fera la demande à l'auteur, M. La Touche, 5, rue Bayard, Paris, en y joignant 30 centimes en timbres-postes pour frais d'envoi.

CONSEILS D'HYGIÈNE

Assurément, parmi les remèdes proposés par les bonnes femmes, beaucoup sont inefficaces et quelques-uns même sont nuisibles. Mais il en est, dans le tas, qui méritent la recommandation de l'homme de l'art. Exemple :

— Avez-vous un clou, n'importe où ? Prenez un oignon, épéchez-le, faites-le cuire au four et appliquez-le chaud sur votre mal, le soir, en vous couchant. Le lendemain, le clou aura percé, et vous en retirerez le germe en enlevant l'oignon.

Autre chose : — Souffrez-vous d'un abcès dans l'oreille ? Préparez un oignon comme précédemment et introduisez-le en douceur dans l'organe malade. — Là ! j'espère que les bonnes femmes me pardonneront de m'être quelquefois moqué ici de leurs ordonnances.

UN VIEUX MÉDECIN.

CONSEILS À LA FERMIÈRE

Raccommodez vos assiettes et vos plats cassés ! Voici la manière de recoller soi-même les objets en faïence : Ayez

librement solidement avec les bretelles de sa giberne au tronc de l'un des ormes plantés devant la porte de la ferme. Puis, tant mis leurs fusils en faisceaux, ils pressèrent brutalement devant eux la tête Grenadine, qui tremblait moins qu'elle que pour son père adoptif, et ils lui ordonnèrent de les guider dans ses recherches pour se procurer du pain et des provisions de bouche.

— Et ce tonneau, que vous oubliez, — dit-elle, en le désignant aux deux Prussiens restés seuls auprès d'elle en ce moment.

L'invitation de Grenadine était trop séduisante pour ceux-ci la laissèrent échapper. Ils mirent donc sur-le-champ en mesure d'amener ce renfort à leurs camarades ; mais à peine avaient-ils fait subir au tonneau un premier mouvement de rotation, qu'un long cri de douleur s'em échappa et les fit reculer avec effroi. Remis bientôt de leur surprise, ils tirèrent leurs sabres et commencèrent, à coups de pommeaux, à attaquer ce nouvel ennemi, qui ne tarda pas à céder sous leurs efforts redoublés, et livra passage au milieu de ses débris à la tête blafarde du fermier Eberhard.

— Grâce, grâce, — s'écria-t-il, en se jetant à genoux devant les Prussiens, — messieurs les Cosaques, ne me tuez pas !

Pendant ce temps, le vieux grenadier, la rage dans le cœur, et l'injure sur les lèvres, maudissait les Prussiens et se rappelait avec désespoir la parole d'honneur qu'il avait donnée en partant.

— Infâmes, — disait-il dans son délire, — vous auriez mieux fait de m'arracher la vie. Encore une heure de ce supplice, et Pierre Charvin est à jamais déshonoré. Quand la nuit va venir, et que mon capitaine se rappellera la parole que je lui ai donnée, il demandera où est Pierre Charvin, et cent voix lui répondront : Absent ! Et demain le soleil se lèvera pour éclairer un grand jour de bataille, et quand mon capitaine cherchera Pierre Charvin à ses côtés, les mêmes voix lui répondront encore : Absent ! Ah ! plutôt la mort mille fois... Si du moins Grenadine était auprès de moi, vous ne pourriez pas refuser de la laisser partir à ma place pour prévenir mes frères d'armes qu'ils ne me reverront plus !

— Grenadine ! — s'écria à son tour

Eberhard, sortant à ce nom de sa stupeur. — Grenadine ! je vous conseille encore de compter sur elle : c'est elle qui m'a livré,

— Grenadine ! c'est impossible !

— Plut au ciel, monsieur Pierre ! mais je l'ai bien entendue, quand elle a désigné ma cachette à ces maudits Prussiens de malheur... Et où est-elle en ce moment, je vous le demande ? comme si sa place n'était pas auprès de son père adoptif et de son pauvre cousin Eberhard...

— Grenadine ! — répéta le vieux soldat attiré par ces paroles, et laissant retomber péniblement sa tête sur sa poitrine.

Ce court dialogue était accompagné par les éclats de joie des Prussiens, dont l'ivresse produite par les liqueurs du fermier se trouvait alors à son comble. L'un d'eux, entrant dans la cuisine d'Eberhard, en rapporta bientôt un tison enlevé au foyer, et tous se mirent à allumer leurs pipes. Mais la vue du feu avait produit sur ces têtes échauffées par les fumées du vin une telle effervescence que quelques-uns, par manière de passe-temps, proposèrent de jeter le brandon sur les toits de chaume des bâtiments afin de les réduire en cendres. Cette bonne idée fut accueillie par un hurra général d'allégresse.

— Ma ferme ! ma pauvre ferme ! — disait Eberhard en versant un torrent de larmes ; — ils vont la brûler !

— Misérable ! — leur cria Pierre Charvin au comble de l'exaspération, — que vous a fait cet homme ! C'est ma vie qu'il faut prendre ! Cette ferme n'est pas à moi : c'est toute sa fortune... Ven-tre-bien ! vous êtes tous des lâches !

A ces mots, les Prussiens, abandonnant leurs projets incendiaires, tournèrent toutes leurs fureurs contre le vieux soldat. Ils coururent le délier et l'amenaient devant leur chef qui lui commanda de se mettre à genoux, en lui annonçant qu'il allait être fusillé.

Déjà tout s'appropriait pour l'exécution de cette terrible menace, et Pierre Charvin, calme et fier devant ses ennemis, s'était agenouillé pour attendre la mort, en mêlant dans un dernier souvenir son

empereur et Grenadine, qu'il chrissait encore malgré son apparente trahison, lorsque le bruit de plusieurs tambours battant la charge vint tout à coup changer la scène.

Ce bruit, encore assez éloigné, se rapprochait avec rapidité, et semblait remplir l'intérieur du village. On eût dit un régiment entier tout prêt à déboucher dans la campagne, et à envelopper les Prussiens. En effet, la fuite était impossible, et d'ailleurs les bourreaux de Pierre Charvin étaient hors d'état d'y songer. Leurs têtes et leurs membres se trouvaient complètement alourdis par les nombreuses libations auxquelles ils venaient de se livrer, autant que par la terreur qui les gagnait à mesure que les tambours se faisaient plus distinctement entendre. Le vieux grenadier, saisissant avec promptitude ce soudain espoir de salut, s'était subitement redressé, et s'emparant, d'une main, de son sabre oublié à terre, de l'autre main il plaçait une barrière entre les Prussiens anéantis et leurs armes en faisceaux. De son côté, le pauvre Eberhard, épouvanté par le bruit des tambours, et calculant que la route du village ne pouvait donner accès qu'à un renfort de Prussiens, s'était, par un mouvement désespéré, débarrassé de ses liens, et avait cherché un abri sous la table couverte des débris du festin.

En cet instant, les tambours débouchaient dans la plaine, et les Prussiens, tombant à genoux ou se jetant à plat-vent en implorant la pitié du vainqueur, ne relevèrent la tête que pour s'apercevoir, un peu tard, il est vrai, qu'ils étaient tous prisonniers d'une troupe d'enfants, armés de fusils de bois, et conduit par Grenadine.

Il fallut tirer maître Eberhard, à moitié mort de peur, de dessous la table où il s'était réfugié : le malheureux demandait grâce :

— Ne me tuez pas, — disait-il, — ne me tuez pas ! messieurs les Prussiens, messieurs les Anglais, messieurs les Russes... buvez tout, mangez tout, brulez tout... mais au nom du bon Dieu, ne me tuez pas !

Sire, — dit Pierre Charvin, la main

